

Catherine **G**aillard-Sarron

ALLONS VOIR SI LA **ROSE**...

Roman



Catherine Gaillard-Sarron

Allons voir si la rose...

© Catherine Gaillard-Sarron, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0666-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.catherine-gaillardsarron.ch

*L'homme fort dit : je suis. Et il a raison. Il est.
L'homme médiocre dit également : je suis.
Et lui aussi a raison. Il suit.*

*Les plus petits esprits
ont les plus gros préjugés.*

*N'imitiez rien ni personne.
Un lion qui copie un lion devient un singe.*

Victor Hugo

À Claude

*« Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil ».*

Pierre de Ronsard

Mercredi 9 juillet

9 heures

Comme tous les matins, ganté et vêtu d'un tablier vert, Ulrich Stramer, sécateur en main et panier au bras, inspectait ses rosiers. Chimiste à la retraite depuis un lustre, il était âgé de soixante-sept ans et s'était découvert, à l'aube de sa nouvelle existence, une passion immodérée pour les roses qu'il cultivait avec un art qui confinait parfois à la paranoïa. Après avoir œuvré exactement quarante-deux ans chez Ciba-Geigy, à Bâle, il profitait aujourd'hui pleinement de son jardin, garanti sans pesticides, et se consacrait corps et âme à ces fleurs somptueuses qu'il révérait comme autant de déesses.

Ulrich n'était pas un jardinier du dimanche, mais de la semaine complète. Quand il entreprenait une activité, à plus forte raison une activité qui le passionnait, il s'y adonnait totalement, absolument, ne comptant dès lors ni son temps ni son argent. En quelques années, à force de travail, de patience et de talent, il avait fait de son banal jardin un véritable sanctuaire dédié à la beauté et à l'éphémère. Un havre de paix parfumé et raffiné où il faisait bon se reposer et méditer. Un authentique temple floral, érigé de ses mains, dont il était devenu le prêtre fervent, voire fanatique !

Ulrich aimait les roses. Toutes les roses. Chaque jour, il leur rendait hommage, les célébrait, leur parlait. Quand leurs robes pourprées se déployaient dans le soleil matinal, il devenait lyrique et leur déclamait même du Ronsard. Il leur vouait un véritable culte, les honorant de chaque pouce de son terrain.

Les diverses variétés embellissaient tout l'espace, grimpant en torsades élégantes le long des façades, ruisselant sur les tonnelles et les gloriettes aménagées avec goût. Partout, ce n'était que cascades harmonieuses de pétales colorés et soyeux qui ravissaient tous les sens. Devant sa villa aux fenêtres ouvertes, des massifs composés de roses jaunes, blanches, rouges, orange, roses, s'épanouissaient dans toute leur

splendeur et embaumaient les deux étages de leur fragrance délicate. Ulrich était devenu accro au parfum des roses. Il lui arrivait même de prendre des bains de pétales de roses et d'y macérer voluptueusement. Dans ces moments-là, complètement détendu, relaxé, enivré par les subtiles et capiteuses essences, il rêvait, fantasait, devenait rose ! Et il n'était pas rare que, confondant la texture veloutée des pétales prestigieux avec celle de sa peau, il se caressât parfois durant des heures.

Ulrich Stramer était célibataire. Non pas qu'il fût laid ou disgracié par la nature. Bien au contraire. Haut de taille, élancé, doté d'un physique plutôt agréable et d'un QI au-dessus de la moyenne, il suscitait régulièrement l'intérêt de la gent féminine. Son caractère tatillon et procédurier, cependant, avait vite découragé les quelques maîtresses qui avaient partagé son lit, si ce n'étaient ses conversations. C'est pourquoi, question sexe, pragmatique dans ce domaine comme dans les autres, il recourait régulièrement au service de professionnelles. Par ailleurs, il trouvait largement sur Internet de quoi assouvir ses fantasmes. La présence d'une femme ne lui manquait pas. L'amour non plus. Le seul dont il fut capable s'exprimait dans sa passion pour les roses. Il préférait la solitude de sa villa et la belle compagnie silencieuse de ses fleurs aux bavardages et exigences d'une matrone insatisfaite, telle l'obèse rombière demeurant au 24 de la rue de la Concorde, madame Cros mou, dont les énormes bras blancs serraient en permanence un non moins énorme chat angora sur sa prodigieuse poitrine. Pour un peu, il aurait plaint son mari. Mais Ulrich ne s'intéressait à personne, hormis son frère jumeau, Herbert, colonel à la retraite, qu'il rencontrait tous les mardis au magasin « Toutgros », et sa sœur, Rosie, concierge de son état, mariée à un certain Currit-Vaire dont les « vaudoiseries » lui pesaient sur l'estomac autant que les viennoiseries de la boulangerie « Vitefait ». Ulrich se fichait bien de ses voisins. Seules ses roses l'intéressaient. Toutefois, il appréciait la lecture de bons romans policiers, en particulier ceux venant du Nord, et se passionnait pour tout ce qui touchait à l'espionnage et à l'informatique. Du genre introverti et plutôt insociable, il trouvait son équilibre dans une activité qu'il pratiquait de façon assidue voire obsessionnelle. Durant sa vie professionnelle, toute son existence avait été vouée au travail, à présent qu'il était à la retraite, il

la destinait totalement à ses roses dont il était extrêmement fier. Au fond, Ulrich Stramer n'était pas un homme compliqué. Mais, à l'instar de ces gros chiens patauds qui semblent inoffensifs, il valait mieux ne pas s'aventurer à lui piquer son os pendant qu'il mangeait : le coup de patte ou la morsure pouvait se révéler mortelle. L'important pour lui, comme pour Bécaud, c'était ses roses... et sa tranquillité.

Or, ce matin, sa sérénité semblait bien compromise. Pour la troisième fois de la semaine, il découvrait avec consternation et colère de nouveaux dégâts dans ses précieux rosiers. Précisément le long de la rue qui longeait sa villa. Stramer était convaincu que ces déprédations étaient le fait de certains enfants mal élevés du quartier. Il les voyait souvent rôder le long de son jardin, bâtons ou crosses de croquet à la main, des airs de conspirateurs sur le visage. Dans ces moments-là, son côté paranoïa virait au rouge et il était capable de rester posté des heures entières derrière sa fenêtre pour les espionner. Primo, c'était une question de principe, et deusio, il était prêt à tout pour protéger ses inestimables roses.

Ulrich Stramer n'aimait pas les enfants, ces petits teigneux au regard torve et fuyant qui le toisaient avec arrogance et impertinence quand d'aventure il parvenait à en attraper un par le fond de sa culotte – et c'était d'autant plus facile, aujourd'hui, avec ces pantalons qui leur tombaient au milieu des fesses et les empêchaient de courir. Une des raisons pour lui, de même que pour son frère Herbert, de s'être bien gardé d'en engendrer et de s'en tenir le plus loin possible.

Cela dit, s'il n'hésitait pas à leur botter le derrière, l'inimitié était réciproque et les garnements ne se gênaient pas pour lui tirer la langue ou lui faire des doigts d'honneur. Il honnissait ces parents sans éducation qui ne pensaient qu'à regarder la télé pendant que leurs morveux saccageaient et vandalisaient les propriétés des honnêtes gens du quartier.

Naturellement, Stramer n'était pas homme à se laisser faire et sa nature procédurière en faisait l'un des principaux plaignants du poste de police de la ville. Depuis qu'il était à la retraite, ce n'était pas moins d'une vingtaine de plaintes qui s'empilaient sur le bureau du commissariat pour dénoncer les carreaux cassés, les rosiers abîmés, les pierres et les détrit

jetés dans son jardin. Environ une tous les trois mois.

Pour autant, rien ne changeait. Ulrich maudissait intérieurement l'indifférence et l'inaction des forces de l'ordre. Dans son esprit, puisqu'elles n'agissaient pas au maintien de cet ordre qu'il était en droit d'attendre, vu qu'il payait des impôts, c'était donc qu'elles se rangeaient du côté du désordre. Un désordre qu'elles aggravaient de surcroît par leur laxisme et leur passivité. Ce genre d'attitude ulcérait Ulrich. Et il ne pouvait qu'en déduire que, pour être entendu et voir protégé son bien, il devait lui-même se ranger du côté de la force obscure. À force de n'être plus coupables de rien, il en était convaincu, les gens ne se sentaient tout simplement plus responsables de rien non plus. Ulrich Stramer ne le tolérait plus. Il ne pouvait accepter de vivre dans une société composée d'irresponsables. Cela lui était tout simplement insupportable. Les dommages gratuits et malveillants qu'il venait de constater, ce matin, étaient la goutte de trop. La police étant incapable de le défendre et de mener à bien la mission qui lui incombait, il s'y substituerait ! La réalité étant ce qu'elle était, il se débrouillerait.

Désormais, il agirait seul !

Cette décision prise, Ulrich passa à la phase une de son plan. D'abord, identifier les coupables. Persuadé que les garnements du quartier étaient les principaux responsables des dégradations infligées à sa roseraie, il subodorait, néanmoins, que certains parents, vexés par ses réprimandes et ses plaintes continuelles, n'hésitaient pas, eux aussi, à décapiter ses roses lors de leurs promenades nocturnes, lesquelles consistaient essentiellement à mener leurs chiens faire leurs besoins sur les trottoirs, d'où les étrons qui jonchaient régulièrement les allées de sa propriété au matin et qu'il avait, évidemment, apportés aux policiers qui exigeaient des preuves. De tels forfaits ne pouvaient ni ne devaient rester impunis !

Mais on ne l'avait pas pris au sérieux. L'affaire, semblait-il, n'était pas suffisamment importante pour qu'on délèguât un policier pour surveiller son jardin. Toutes les forces, lui assura-t-on, étaient requises

pour lutter contre le crime, les banquiers véreux, le terrorisme ! Il n'avait pas apprécié l'ironie qu'il avait perçue dans leurs réponses diplomatiques, mais narquoises.

Dans un premier temps, Ulrich envisagea de demander conseil à son frère, Herbert, ancien gradé et grand stratège militaire. Mais ce dernier, hospitalisé d'urgence pour une surprenante « intoxication aux rampons », n'était pas au mieux de sa forme. Dommage, à eux deux ils auraient fait une fameuse paire.

Qu'à cela ne tienne !

Féru d'informatique et d'électronique, Ulrich décida alors d'installer plusieurs caméras miniatures dans son jardin et de créer ainsi un véritable observatoire dans son grenier. Afin de donner également une bonne leçon à ceux qui auraient l'imprudence de passer le muret de sa propriété, il installa sur le sol une sorte de filet métallique dans lequel circulait un courant modéré, de l'intensité de ceux que l'on rencontrait dans les pâturages.

Ah, ah ! Voilà qui surprendrait tous ceux qui s'aventureraient à lui nuire !

Transformé en agent secret œuvrant à la défense de son territoire particulier, Ulrich, planqué dans son grenier, pouvait dorénavant observer en direct, de sa salle de contrôle secrète, tout ce qui se déroulait dans le périmètre de son jardin et d'une partie de la rue.

Avec une telle installation, aucun intrus n'échapperait plus à sa vigilance. Évidemment, sa stratégie impliquait quelques dangers pour les petits animaux, en particulier pour les chats du quartier qui risquaient une bonne « secouée² ».

Dégâts collatéraux ! aurait dit Herbert.

Ce qui, finalement, n'était pas pour lui déplaire. Il en avait assez de tous ces *Felis silvestris catus* et autres chats de gouttière qui franchissaient allégrement le mur de sa propriété et laissaient derrière eux leurs